

Etienne Renaud prend la plume au nom de la communauté de Wete.

Il a fallu que je vienne dans l'Océan Indien pour apprendre que Zanzibar ne se composait pas d'une seule île, mais de deux, Unguja et Pemba. En fait, par commodité, on appelle la première Zanzibar et la seconde Pemba. L'évêque de cet ensemble, un dynamique Spiritain, a demandé aux Missionnaires d'Afrique de faire une fondation à Wete, au Nord de l'île de Pemba.

Wete est une agglomération d'une quarantaine de milliers d'habitants. Il semble qu'elle ait connu un peu de développement dans les années soixante, au début de l'indépendance de Zanzibar. Quelques barres d'immeubles de style stalinien en sont le signe. Ils sont maintenant dans un état de délabrement avancé, comme le petit port aujourd'hui délaissé. La plupart des maisons sont de style traditionnel, en terre avec un toit en chaume ou en tôle ondulée.

Quoique faisant partie de la même entité politique, Zanzibar et Pemba sont assez différentes. Si Zanzibar est plate, Pemba est toute entière en collines verdoyantes. Zanzibar et sa Ville-de-Pierre, une rareté sous ces latitudes, attirent des nuées de touristes ; sa sœur ne voit que quelques individus en *jeans*, amateurs de pêche sous-marine. Car Pemba est beaucoup plus rurale que Zanzibar : dans les rues de Wete, les transports de marchandises se font surtout dans des charrettes à bœufs, portant curieusement le nom de « taxis ». Déception : dans cette île qui n'est pourtant pas si grande, la mer est difficile à atteindre, surtout vers la côte occidentale sur laquelle nous nous trouvons. La côte est séparée de la pleine mer par de vastes lagunes et des îlots multiples. Il y a quelques plages superbes et désertes, mais elles sont au bout d'une longue route et parfois d'un passage en bateau.

A Zanzibar, pour des raisons historiques, l'islam connaît une grande diversité ; il n'en est pas de même à Pemba où les musulmans qui la composent appartiennent tous à la branche sunnite. La pratique religieuse y atteint des proportions record : on a parfois l'impression de se trouver dans un vaste couvent. La vie est réglée par les appels à la prière, aux décibels prodigués généreusement par des dizaines de mosquées. Le soir surtout, l'assistance à la prière est impressionnante. Le ramadan est pratiqué à 100%. Les femmes portent toutes un voile, noir pour les citadines, blanc pour les écolières depuis leur plus jeune âge, bariolé aux couleurs vives pour les autres. Pour aller à l'école coranique, complément obligé de l'école d'Etat, beaucoup de garçons portent le *kanzu*, la robe blanche du Prophète, avec invariablement une petite toque pour couvre-chef.

Dans ce contexte très peu ouvert au pluralisme, les chrétiens sont extrêmement minoritaires, quelques centaines peut-être, disséminés dans l'île, sur une population de 300.000 habitants. Il s'agit essentiellement de gens originaires du continent : fonctionnaires, policiers ou soldats, venus parfois pour une mission de quelques années. Plusieurs familles de type patriarcal sont là depuis plus longtemps. Notre première tâche est évidemment d'aider ces chrétiens à tenir sur leurs pieds et à être fiers de leur foi, perdus qu'ils sont dans une mer d'islam. « Nous », c'est une communauté de quatre Missionnaires d'Afrique : Frank Rossmann qui a fait ses premières armes à Mbeya, Helmut Huber, un vétéran de la Tanzanie et de Nairobi, Lawrence Musoke, fraîchement ordonné, et moi-même, le seul débutant en langue Swahilie.

Nous ne sommes pas les premiers : déjà, dès la fin du XIX^{ème} siècle, Pemba avait connu une présence chrétienne, constituée d'abord par des esclaves rachetés par les missionnaires du Saint-Esprit. Depuis lors, bon an, mal an, l'île a toujours gardé un noyau chrétien, fragile petit troupeau en constant besoin de pasteurs. A un moment, les Spiritains Irlandais avaient même créé une importante école primaire adjacente à la mission. Elle fut

nationalisée dans le sillage de la révolution de 1963. C'est un « Holy Ghost » Tanzanien, qui réside aussi sur l'île, qui nous a accueillis et nous le considérons comme membre de la communauté, une communauté qui a la bonne fortune de bien s'entendre. Nous partageons le travail pastoral, en particulier le service de cinq ou six dessertes, petites chapelles perdues dans la nature. Récemment, nous avons restauré et remis en service une chapelle au Sud de l'île et comptons en reconstruire une autre, détruite par le feu il y a quelques années.

Mais, bien sûr, notre mission ne se limite pas à l'animation de la communauté chrétienne. Depuis notre arrivée, il y a un an, nous cherchons à établir des liens avec l'ensemble de la population. Il faut reconnaître que nous sommes toujours dans une phase d'approvisionnement réciproque. A coup sûr, notre présence rencontre la sympathie d'une partie de la population, désireuse d'ouverture ; les jeunes, en particulier, sont demandeurs. Mais il y a aussi des réactions négatives, exprimées au micro des homélies du vendredi, ou même, il y a quelques mois, par une fausse alerte à la bombe, annoncée au téléphone pendant la messe dominicale.

Pour nous, tous les moyens sont bons pour montrer que nous voulons être au service de tous, la « bonne odeur du Christ » selon l'expression de Saint Paul. Nous donnons des cours d'anglais à divers niveaux : primaire, secondaire, adultes. Il m'est arrivé de donner des cours d'arabe, ma connaissance de la langue du Prophète étant tout à la fois une source de prestige et de suspicion. Face au SIDA, qui sévit en Tanzanie, nous avons organisé, avec l'aide d'un mouvement intitulé *Youth Alive* (introduit en Tanzanie par un notre confrère Georges Loire), une session sur le changement de comportement face à la promiscuité sexuelle, et nous espérons un jour attirer aussi les musulmans à ce genre de sessions. Il y a aussi quelques activités avec les enfants sous le titre *Enfants de Justice et Paix* : pour les grandes occasions, ils revêtent un uniforme rouge et blanc du plus bel effet.

Dernièrement, nous avons construit près de l'église, en partie avec l'aide de la Province P.B., un terrain de basket et de volley pour créer un carrefour d'amitié pour la jeunesse. Bien sûr les autorités locales ont saisi l'occasion pour organiser une inauguration en fanfare et se montrer devant les caméras de télévision, pour récolter les fruits de notre initiative. Mais ça fait partie de la règle du jeu.

Il faut dire qu'il ne se passe pas grand' chose au plan du développement. La population est très pauvre au milieu d'une nature fort généreuse : arbres tropicaux de toutes sortes et fruits exotiques. Plusieurs facteurs contribuent à ce climat de stagnation si caractéristique. Il y a d'abord les raisons politiques. Pemba est en effet le siège du parti d'opposition avec des tendances séparatistes et les maigres crédits de développement ont été surtout attribués à l'île principale. Les toutes récentes élections ont donné lieu à d'assez fortes tensions et la situation est loin d'être réglée. Trente ans de socialisme pur et dur ont aussi fait des ravages dans les mentalités, et pour finir l'Islam pratiqué ici ne pousse pas à l'initiative. Quelqu'un me disait : « ce dont Pemba a besoin, c'est d'un peu d'espoir ». C'est vrai qu'elle fait île oubliée d'un continent oublié.

Une communauté de sœurs tanzaniennes participe à notre apostolat : elles tiennent un jardin d'enfants et animent des groupes de femmes désireuses de développement. Comme partout dans le monde musulman, les sœurs ont un accès plus aisé au cœur de la cellule familiale. Pour nous, il est plus difficile de dépasser le seuil de la maison. Il faut dire que les contextes de grande pauvreté des gens ne permet pas facilement de pratiquer l'hospitalité.

Mais, malgré tout, chacun de nous s'est construit un petit réseau d'amitiés. Pour moi, c'est tout d'abord la langue qui a été une bonne occasion. Je cherchais quelqu'un avec qui faire la conversation pour exercer mon kiswahili hésitant. J'ai eu l'idée de contacter l'association des aveugles et deux fois par semaine je fais de la conversation avec une mal-

8

voyante. Je me suis également lié d'amitié avec le libraire. Un bien grand mot si l'on voit la librairie dont il s'agit : une petite baraque en tôle à l'entrée du marché, où quelques livres se courent après. Mon ami Kombo y exerce aussi le métier de tailleur. Il a pris l'habitude de venir chaque vendredi après-midi à la mission, pour discuter. Il aime bien le faire en arabe, qu'il pratique aisément. J'ai découvert en lui un jeune *shaykh* assez instruit et surtout désireux de connaissances, me posant beaucoup de questions. Il enseigne un peu l'arabe, mais aussi le Coran tant à des groupes de jeunes qu'à un cercle de mères de famille. Comme je devais organiser pour le diocèse une session sur l'islam, j'ai beaucoup profité des renseignements qu'il m'a donnés sur l'organisation de la communauté musulmane locale, et, qui mieux est, sur la façon dont, personnellement, il vivait son islam. J'avais même songé à l'inviter à venir lui-même parler à cette session, mais comme elle avait lieu à Zanzibar, j'ai finalement trouvé d'autres intervenants sur place, qui ont su donner un beau témoignage.

Dans l'avenir, nous aimerions intensifier nos contacts avec la population musulmane. Déjà, nous avons reçu des propositions pour enseigner l'anglais « en ville » et non plus à l'intérieur de la mission. Il serait intéressant de créer une antenne de *Caritas* pour des micro-réalisations rejoignant des initiatives locales ; on pourrait aussi se mettre en rapport avec des O.N.G. qui commencent à se créer à Pemba. Le diocèse s'est donné une double priorité : éducation et santé.

Personnellement, je ne serai pas là pour voir la suite, car j'ai reçu ma « feuille de route » pour le Soudan. Frank également est appelé à un service à Dar es Salaam. Mais il y aura de la relève pour continuer l'aventure et témoigner de l'amour universel de Dieu par delà les barrières que les hommes et les religions ont tendance à construire.

reçu le 18.02.02